UFR LLCE
Département
d'études du Français
Langue Étrangère
UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

Dossier sur *La Place*, Annie Ernaux

Informations complémentaires, extraits étudiés en classe, consignes pour l'écriture longue (le journal du père)

Cours de littérature, FLCO702T -Module A , cecile.berichel@univ-tlse2.fr

UFR LLCE
Département
d'études du Français
Langue Étrangère
UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

Quelques éléments de contexte (historique, géographique)

Repères chronologiques

1914-1918	**Première Guerre mondiale.**
1936-1938	**Front Populaire : une coalition de partis de gauche dirige la France.**
1939-1945	**Seconde Guerre mondiale.**
1944	**Droit de vote accordé aux femmes.**
1945	**Institution de la Sécurité Sociale.**
1945-1973	**Trente Glorieuses.**
1947	**Lancement de la 4 CV par le constructeur automobile Renault.**
1948	**Déclaration universelle des droits de l'homme.**
1949	Jacques Tati, *Jour de fête* (cinéma).
1949	Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (essai).
1949	**Ouverture du premier supermarché Leclerc.**
1954-1962	**Guerre d'Algérie.**
1959	François Truffaut, *Les Quatre Cents Coups* (cinéma).
1962	Andy Warhol, *Campbell's soup cans* (peinture).
1968	**Mouvement social de mai 68, à l'initiative des étudiants et dirigé contre la société traditionnelle et le pouvoir politique en place.**
1970	Duane Hanson, *Supermarket lady* (sculpture).
1974	**Légalisation de l'avortement sous conditions.**
1981	**Abolition de la peine de mort.**
1983	Nathalie Sarraute, *Enfance* (récit autobiographique).
1984	Publication de *La Place*, auquel est attribué le prix Renaudot le 12 novembre.
1989	**Chute du mur de Berlin.**

Contexte historique et culturel

Un siècle de conflits

Le XXe siècle porte l'empreinte des grands conflits mondiaux qui l'ont déchiré. La Première Guerre mondiale fait plus de neuf millions de victimes et plus d'un homme sur dix en France, ainsi que trois millions de « gueules cassées ».

Pendant l'entre-deux-guerres, l'Europe se reconstruit difficilement. Des innovations techniques voient le jour : automobiles, téléphone et radio. Le cinéma muet, la radio, le jazz distraient la population.

En 1939, le monde se trouve de nouveau plongé dans un conflit armé, le plus meurtrier de l'histoire : près de cinquante millions de morts sont à déplorer, sans compter les blessés et les populations déplacées. La Seconde Guerre mondiale laisse l'Europe sous le choc, dévastée, ses peuples décimés. La reconstruction s'engage et la croissance économique reprend progressivement, donnant naissance à trois décennies fastes, appelées « Trente Glorieuses » (1945-1973), une période d'essor économique qui voit la naissance de la société de consommation. Parallèlement, un conflit d'un nouveau genre, la Guerre froide (1947-1991), oppose l'URSS aux États-Unis et à leurs alliés d'Europe de l'Ouest.

La décolonisation de plusieurs pays s'opère dans les années 1950-1960 : des colonies revendiquent leur indépendance et de nouveaux conflits naissent dans le monde. De l'autre côté de la Méditerranée, la guerre d'Algérie (1954-1962), à l'issue de laquelle les Algériens obtiennent l'indépendance, déchire les communautés qui vivent en Algérie et entraîne une grave crise politique qui mène à la chute de la IVe République en 1958.

Une société en mutation

À partir des années 1950, la société française connaît des bouleversements spectaculaires, tant sociaux que culturels. Ainsi, les logements s'agrandissent et gagnent en confort notamment grâce à l'avènement de l'électroménager ; les ménages français, en plus du traditionnel poste de radio, acquièrent peu à peu une télévision.

Les loisirs se développent : la démocratisation des automobiles facilite les sorties en famille, le tourisme s'accroît dans les décennies 1960-1970.

BRIN - GALLIMARD

Grâce à l'instauration de la quatrième semaine de congés payés en 1969, plus de la moitié des Français part en vacances chaque été. Le cinéma devient, avec le sport, un des divertissements les plus populaires. La musique est également une distraction en vogue : dans les années 1960, le rock'n'roll connaît un succès fulgurant.

Après la Seconde Guerre mondiale, les changements sociaux amorcés pendant l'entre-deux-guerres se confirment. L'émancipation des femmes, en particulier, se poursuit par de grandes avancées. Le droit de vote leur est accordé en 1944. En 1965, la loi est réformée afin de permettre aux femmes d'ouvrir un compte en banque et d'exercer une profession sans l'autorisation de leur époux. La contraception est légalisée en 1967 et l'avortement dépénalisé en 1975.

Enfin, les mutations de la société bouleversent l'aménagement du territoire français : les villes se développent et les banlieues naissent, car c'est en zone urbaine que se concentrent les emplois, au détriment des campagnes, qui connaissent un exode rural.

L'essor du récit autobiographique

L'autobiographie est un genre littéraire ancien, rendu célèbre au XVIIIe siècle par *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, publiées après sa mort (1782-1789). Au XIXe siècle, les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand sont publiés de façon posthume, en 1849-1850 ; *La Vie d'Henry Brulard* de Stendhal est publiée en 1890, plusieurs années après sa rédaction.

Au début du siècle, les travaux de Sigmund Freud (1856-1939) influencent le devenir du récit autobiographique : la découverte de l'inconscient apporte un intérêt nouveau pour l'écriture de soi, et l'individu, décomplexé, peut exhiber sa vie intérieure sans pudeur. Des auteurs de romans ou d'essais s'interrogent alors sur la façon d'écrire leur vie : Jean-Paul Sartre raconte son enfance dans *Les Mots* (1964), Albert Cohen rend hommage à sa mère dans *Le Livre de ma mère* (1954). L'autobiographie peut également être le lieu d'une réflexion sur l'histoire commune, et non seulement sur l'histoire individuelle, à l'image de Georges Perec dans *W ou le Souvenir d'enfance* (1975). Dans sa lignée, Nathalie Sarraute cherche à échapper aux lieux communs du genre, et adopte une forme novatrice : dans *Enfance* (1983), elle met en scène deux voix, celle qui raconte son enfance et celle qui s'interroge sur la méthode d'introspection.

À partir des années 1970, l'intérêt pour ce genre est relancé par les travaux de Philippe Lejeune. Il définit l'autobiographie comme étant « le récit rétrospectif [...] qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité[1] ». Les écritures autobiographiques constituent aujourd'hui un genre très actif et varié, tant en littérature qu'en bande dessinée, mais aussi grâce aux journaux intimes ou aux blogs.

1. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique* [1975], Le Seuil, « Points », 1996.

EDITION BELIN - GALLIMARD

Entrée dans l'œuvre

1- Repères historiques :
   - Parmi les repères chronologiques qui vous sont donnés, lesquels sont importants concernant *La Place* ?
   - Page 33-34 : de quelle guerre est-il question ? Quelles ont été ses conséquences ? Pour la société ? Pour le père d'Annie Ernaux en particulier ?
   - Page 48-49 : de quelle guerre est-il question ? Comment le père l'a -t-il vécue ?

2- Les lieux du livre
   - Dans quelle région se situe le récit ?
   - Deux villes sont évoquées successivement (p39 puis p51), lesquelles ? Pourquoi ce déménagement ? Quel drame la famille a-t-elle connu entre temps ?
   - Concernant le second café, lire la description p51 à 54 : qu'en retenez-vous (type de café, rapport entre vie familiale et commerce) ?

3- L'arbre généalogique : portraits de famille
   - Pages 24 à 27 : qu'apprend-on des grands-parents paternels ? Recherchez leurs métiers !
   - Page 36 : qu'apprend-on des grands-parents maternels ?
   - Quels sont les points communs entre les deux branches de la famille ?

4- Les parents d'Annie Ernaux
   Pages 29 à 36 : parcours du père ? Scolaire, professionnel ?
   Page 36 : parcours de la mère ?
   Différences avec la génération précédente, celle des grands-parents ? Type de milieu social ?
   Pages 38 à 40 : Que représente l'acquisition d'une première épicerie pour ce couple ? A quel problème sont-ils cependant rapidement confrontés ?

Le pays de Caux, la Normandie

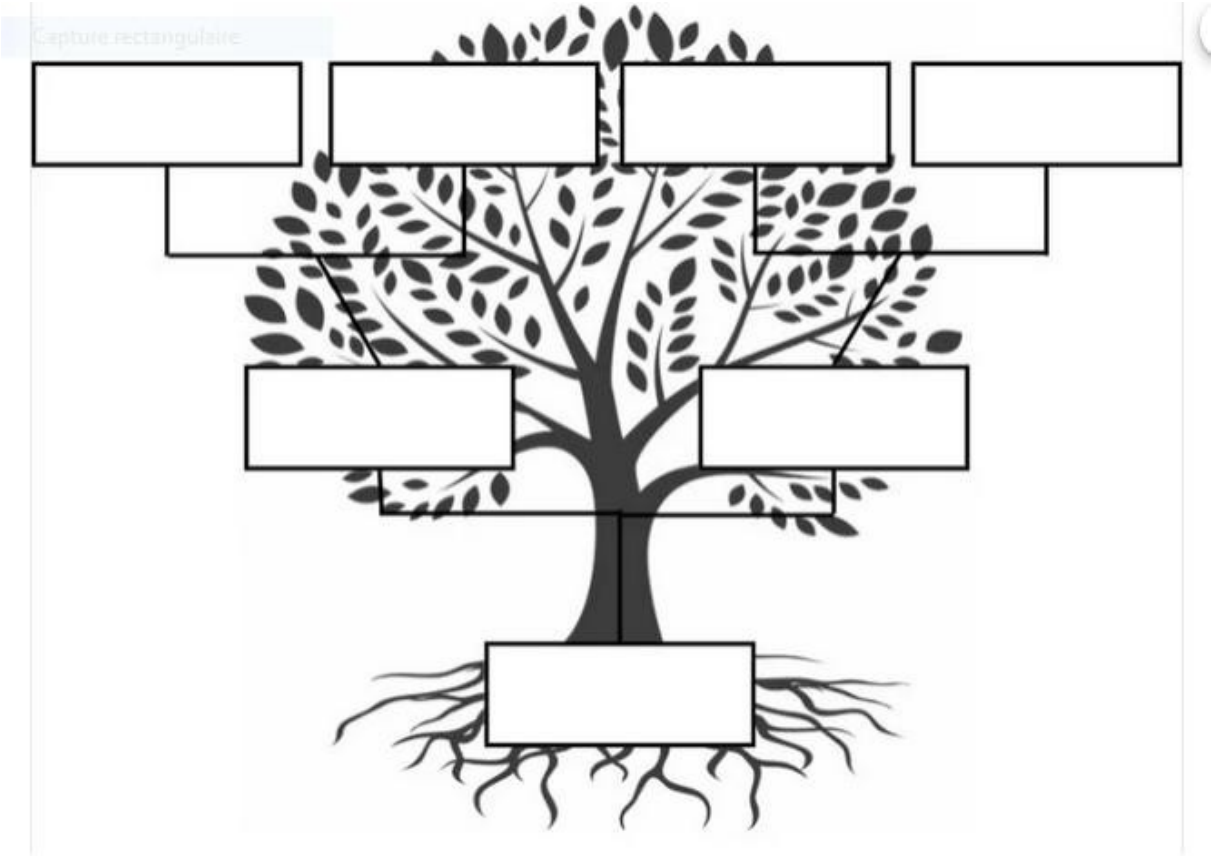
Lillebonne, puis Yvetot, deux petites villes dans les terres

Le littoral de la Manche, la côte d'albâtre

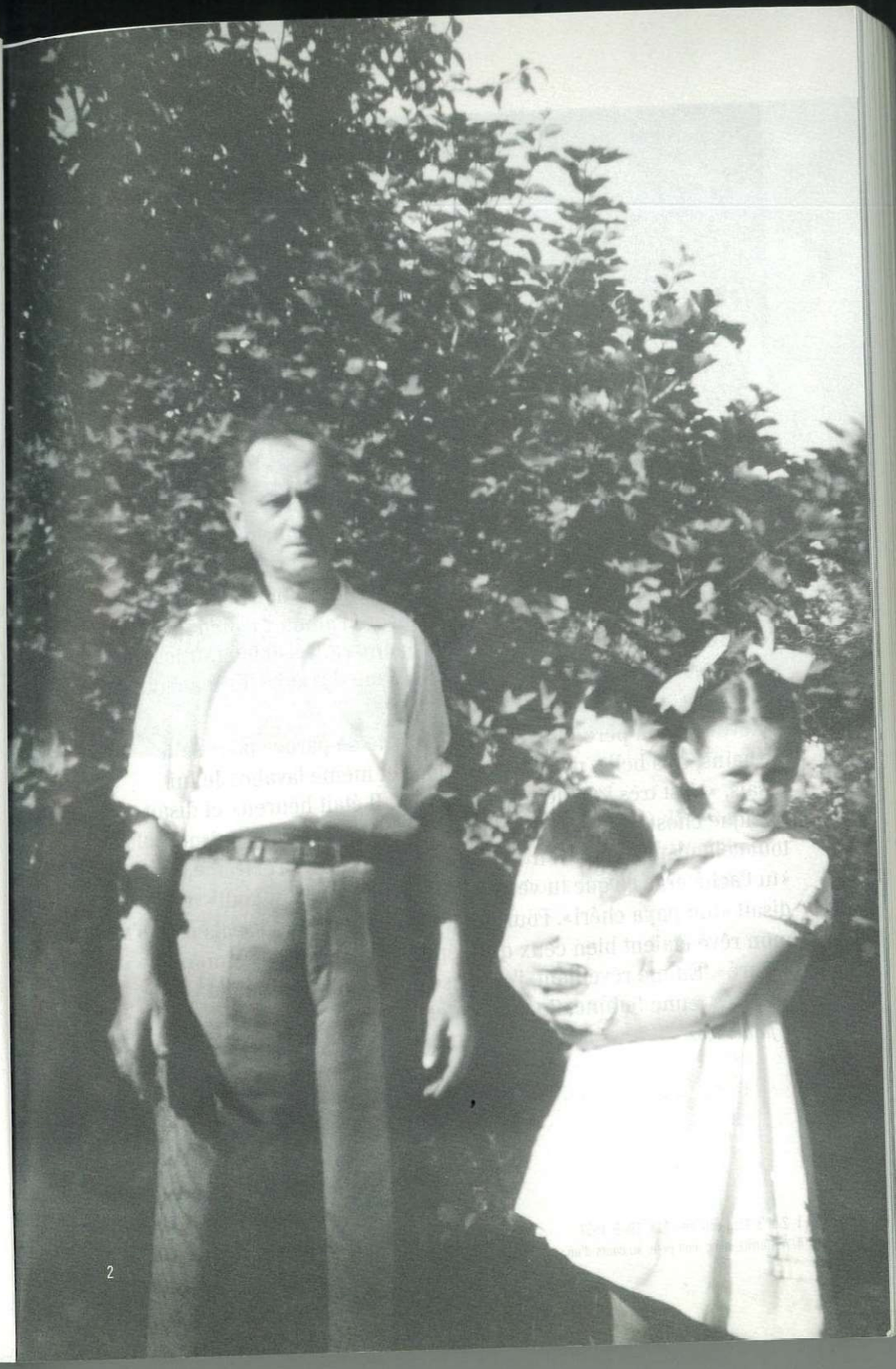
L'embouchure de la Seine, le Havre, grand port, Rouen la grande ville

Lillebonne, puis Yvetot, deux petites villes dans les terres

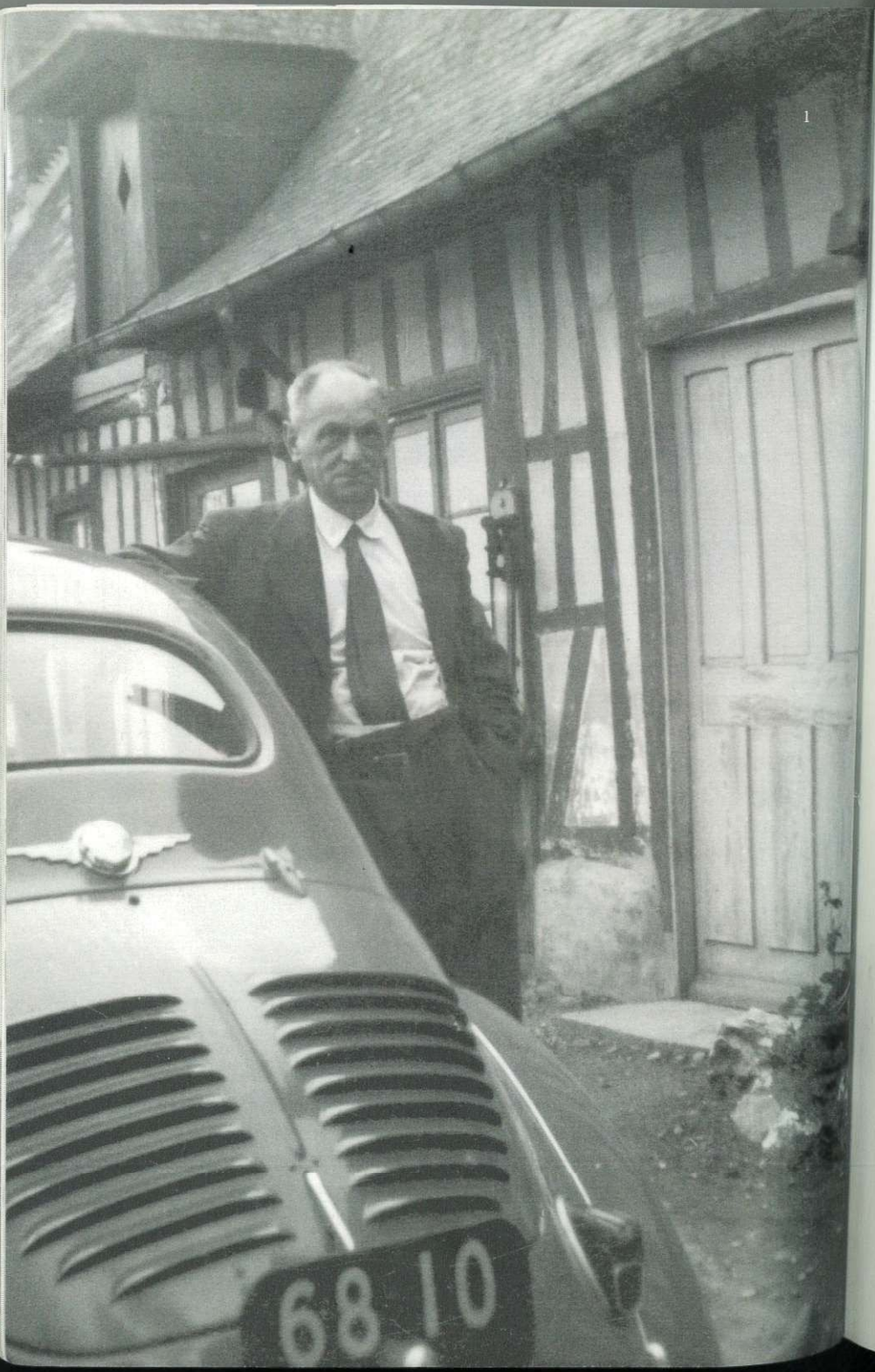
L’arbre généalogique d’Annie Ernaux, née Duchesne



Signaler cet article



2


68 10

UFR LLCE
Département
d'études du Français
Langue Étrangère
UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

Axes de lecture et extraits étudiés

Projet de lecture

La place, publié en 1983, est un récit qui a une dimension autobiographique, sociologique et ethnologique. Lire ce récit, c'et découvrir, à travers le portrait du père, le parcours de vie d'une famille mais aussi plus largement la vie d'une petite ville de province en Normandie au milieu du XXème siècle.

Le parcours de lecture s'attache à prendre connaissance des acteurs du récit à travers la galerie de portraits et à prendre la mesure de l'influence des pratiques sociales et des usages domestiques dans la vie des individus.

Issue d'un milieu modeste et populaire, Annie Ernaux entreprend de réhabiliter ce monde souvent méprisé par la culture dominante tout en montrant aussi les formes d'aliénation qu'il nourrit. Elle montre à travers son histoire et son parcours la façon dont elle se détache peu à peu de son milieu d'origine, la façon dont elle fait l'expérience d'un « amour séparé » avec son père. L'écriture est une manière de reconnaissance et de réparation. En écrivant sur sa famille, son milieu, elle rend visible, sensible, ce qui souvent est tenu pour négligeable ou sans intérêt dans la culture dominante.

6 parcours de lecture sont privilégiés.

Parcours 1 : géographie et histoire familiale

Parcours 2 : un portrait de famille

Parcours 3 : écrire pour quoi ?

Parcours 4 : l'empreinte de la vie sociale

Parcours 5 : le langage, signe de reconnaissance et de distinction

Parcours 6 : un « amour séparé » entre le père et la fille

Extrait de : *La place*, Annie Ernaux (Gallimard, 1983)

Dans La Place, Annie Ernaux raconte la vie de son père. Dans l'extrait que je vous propose, elle raconte son parcours professionnel. On peut lire en creux sa relation avec sa femme, son appartenance à une classe sociale modeste et son aspiration à s'élever socialement.
Alphonse Léon Duchesne, le père d'Annie Ernaux, était né en 1899. Il est mort en 1967. C'est donc un homme qui a connu deux guerres, la période difficile de reconstruction après la seconde guerre mondiale, puis les 30 glorieuses, une période de forte croissance économique en Europe, entre les années 50 et les années 70 du 20e siècle.
Annie Ernaux a reçu le prix Nobel de littérature en décembre 2022 pour l'ensemble de son œuvre. « J'écris pour venger ma race et venger mon sexe. » a-t-elle déclaré dans le discours qu'elle a prononcé à l'occasion de la remise de ce prix très prestigieux.

Le café-épicerie[1] de la Vallée ne rapportait pas plus qu'une paye d'ouvrier.

Mon père a dû s'embaucher[2] sur un chantier de construction de la basse Seine[3]. Il travaillait dans l'eau avec des grandes bottes. On n'était pas obligé de savoir nager. Ma mère tenait seule le commerce dans la journée.

Mi-commerçant, mi-ouvrier, des deux bords à la fois, voué donc à la solitude et à la méfiance. Il n'était pas syndiqué. Il avait peur des Croix-de-Feu[4] qui défilaient dans L.[5] et des rouges[6] qui lui prendraient son fonds[7]. Il gardait ses idées pour lui. *Il n'en faut pas dans le commerce.*

Ils ont fait leur trou[8] peu à peu, liés à la misère et à peine au-dessus d'elle. Le crédit leur attachait les familles nombreuses ouvrières, les plus démunies. Vivant sur le besoin des autres, mais avec compréhension, refusant rarement de « marquer sur le compte »[9]. Ils se sentaient toutefois le droit de faire la leçon aux imprévoyants ou de menacer l'enfant que sa mère envoyait exprès aux courses à sa place en fin de semaine, sans argent : « Dis à ta mère qu'elle tâche de me payer, sinon je ne la servirai plus. » Ils ne sont plus ici du bord le plus humilié.

Elle était patronne à part entière, en blouse blanche. Lui gardait son bleu[10] pour servir. Elle ne disait pas comme d'autres femmes « mon mari va me disputer si j'achète ça, si je vais là ». Elle lui faisait la guerre pour qu'il retourne à la messe[11], où il avait cessé d'aller au

---

[1] Les parents d'Annie Ernaux avaient un commerce en deux parties : une partie épicerie, tenue par la mère, et une partie café, tenue par le père
[2] S'embaucher = se faire embaucher= accepter un travail
[3] Basse Seine : Toute la partie de la *Seine* qui est en aval de Paris.
[4] Association d'anciens combattants, les *Croix de Feu* sont la principale ligue nationaliste et antiparlementaire des années trente, à tendance fasciste
[5] Annie Ernaux nomme par ses initiales les lieux de son enfance. Ainsi, le village normand de son enfance, Yvetot, est désigné par la lettre Y.
[6] Les rouges = les communistes
[7] Son fonds = son commerce
[8] Ils ont fait leur trou = Ils se sont fait une place dans la société.
[9] Marquer sur le compte = noter ce que les clients doivent sur une ardoise ou un carnet et leur faire crédit jusqu'à la fin du mois, par exemple
[10] Le bleu de travail = Survêtement pour protéger les vêtements lors d'un travail manuel salissant, souvent de couleur bleu foncé. Un vêtement porté par les ouvriers, les travailleurs manuels
[11] La messe : l'office religieux catholique

régiment, pour qu'il perde ses *mauvaises manières* (c'est-à-dire de paysan ou d'ouvrier) Il lui laissait le soin des commandes et du chiffre d'affaires. C'était une femme qui pouvait aller partout, autrement dit, franchir les barrières sociales. Il l'admirait, mais il se moquait d'elle quand elle disait « j'ai fait un vent »[12].

Il est entré aux raffineries de pétrole Standard, dans l'estuaire de la Seine. Il faisait les quarts[13]. Le jour, il n'arrivait pas à dormir à cause des clients. Il bouffissait[14], l'odeur de pétrole ne partait jamais, c'était en lui et elle le nourrissait. Il ne mangeait plus. Il gagnait beaucoup et il y avait de l'avenir. On promettait aux ouvriers une cité de toute beauté, avec salle de bains et cabinets à l'intérieur, un jardin.

Dans la Vallée, les brouillards d'automne persistaient toute la journée. Aux fortes pluies, la rivière inondait la maison. Pour venir à bout des rats d'eau, il a acheté une chienne à poil court qui leur brisait l'échine[15] d'un coup de croc.

« Il y avait plus malheureux que nous. »

36[16], le souvenir d'un rêve, l'étonnement d'un pouvoir qu'il n'avait pas soupçonné, et la certitude résignée qu'ils ne pouvaient le conserver.

Le café-épicerie ne fermait jamais. Il passait à servir ses congés payés. La famille rappliquait toujours, gobergée[17]. Heureux qu'ils étaient d'offrir au beau-frère chaudronnier[18] ou employé de chemin de fer le spectacle de la profusion[19]. Dans leur dos, ils étaient traités de riches, l'injure.

Il ne buvait pas. Il cherchait à tenir sa place[20]. Paraître plus commerçant qu'ouvrier. Aux raffineries, il est passé contremaître[21].

---

[12] Faire un vent = lâcher un pet sans bruit

[13] Les quarts = Division de la journée de travail dans une organisation dont l'activité est répartie en deux ou en trois périodes successives au cours d'une journée. Faire les quarts = travailler sur diverses périodes de la journée, selon les jours : le matin tôt, dans la journée, ou la nuit. On parle aussi des « trois huit ».

[14] Bouffir = gonfler du visage, enfler (ce qui traduit éventuellement des problèmes de santé)

[15] L'échine = la colonne vertébrale

[16] 1936 : Le 20 juin 1936, le gouvernement, constitué par une coalition de partis de gauche promulgue une loi instituant les congés payés (2 semaines). Le 21 juin, ce gouvernement promulgue une nouvelle loi sur la réglementation du travail prévoyant la semaine de 40 heures. Ces avancées sociales ont été obtenu suite à de grandes grèves des ouvriers

[17] Gobergée : prenant ses aises, mangeant bien. Cela signifie que la famille était bien reçue par les parents d'Annie Ernaux.

[18] Chaudronnier = ouvrier qui travaille le métal

[19] La profusion = l'abondance (de nourriture ici)

[20] Tenir sa place : agir conformément à ce qui est attendu, à ce que les autres attendent de vous. Ici, plutôt : essayer de se faire une place du côté de la petite-bourgeoisie, pour échapper au milieu ouvrier, chercher donc à s'élever socialement.

[21] Contremaître : Personne qui dirige le travail d'un groupe d'ouvriers, d'ouvrières dans un atelier, et qui se situe donc entre le patronat et les ouvriers. Les contremaîtres ont souvent mauvaise réputation, de ce fait, auprès des ouvriers.

Extrait La Place page 67 à 69

Un portrait du père

Il reconnaissait les oiseaux à leur chant et regardait le ciel chaque soir pour savoir le temps qu'il ferait, froid et sec s'il était rouge, pluie et vent quand la lune était dans l'eau, c'est-à-dire immergée dans les nuages. Tous les après-midi il filait à son jardin, toujours net. Avoir un jardin sale, aux légumes mal soignés indiquait un laisser-aller de mauvais aloi[1], comme se négliger sur sa personne[2] ou trop boire. C'était perdre la notion du temps, celui où les espèces doivent se mettre en terre, le souci de ce que penseraient les autres. Parfois des ivrognes notoires[3] se rachetaient par un beau jardin cultivé entre deux cuites[4]. Quand mon père n'avait pas réussi des poireaux ou n'importe quoi d'autre, il y avait du désespoir en lui.

A la tombée du jour, il vidait le seau de nuit[5] dans la dernière rangée ouverte par la bêche[6], furieux s'il découvrait, en le déversant, des vieux bas[7] et des stylos billes que j'y avais jetés, par paresse de descendre à la poubelle.

Pour manger, il ne se servait que de son Opinel[8]. Il coupait le pain en petits cubes, déposés près de son assiette, pour y piquer des bouts de fromage, de charcuterie, et saucer[9]. Me voir laisser de la nourriture dans l'assiette lui faisait deuil[10]. On aurait pu ranger la sienne sans la laver. Le repas fini, il essuyait son couteau contre son bleu[11]. S'il avait mangé du hareng[12], il l'enfouissait dans la terre pour lui enlever l'odeur. Jusqu'à la fin des années cinquante, il a mangé de la soupe le matin, après il s'est mis au café au lait, avec réticence[13], comme s'il sacrifiait à une délicatesse féminine. Il le buvait cuillère par cuillère, en aspirant, comme de la soupe. À cinq heures, il se faisait une collation[14], des œufs, des radis, des pommes cuites et se contentait le soir d'un potage[15]. La mayonnaise, les sauces compliquées, les gâteaux, le dégoûtaient.

---

[1] Un laisser-aller de mauvais aloi = une négligence coupable
[2] Se négliger sur sa personne=ne pas prendre soin de son apparence

[3] Des alcooliques dont tout le monde dans le village connaît le problème d'addiction
[4] Une cuite (familier) = une très grande ivresse suite à une trop grande consommation d'alcool
[5] Le seau de nuit ou seau d'aisance = le seau, le récipient dans lequel on urinait la nuit lorsqu'on n'avait pas le courage d'aller jusqu'aux toilettes (WC) qui se trouvaient à l'extérieur, dans la cour ou dans le jardin
[6] Une rangée qu'il avait creusée dans son potager pour y planter des légumes
[7] Des bas = La différence principale entre les bas et les collants, c'est que les bas s'arrêtent à mi-cuisse tandis que les collants couvrent entièrement les jambes et le ventre
[8] Un Opinel est un couteau de poche pliable à manche en bois très populaire encore aujourd'hui en France. Opinel est une marque de couteau française. Ces couteaux sont fabriqués à Chambéry, dans les Alpes
[9] Saucer son assiette = essuyer son assiette avec un morceau de pain, puis le manger
[10] Faire deuil = faire de la peine
[11] Son bleu de travail = un pantalon de grosse toile bleue, porté par les ouvriers, les artisans, les travailleurs manuels en général
[12] Le hareng est un poisson qui laisse une forte odeur sur la lame des couteaux
[13] Avec réticence = avec hésitation, circonspection, sans vraiment adhérer à cette décision
[14] Une collation = un en-cas, une petite quantité d'aliments prise entre les repas principaux
[15] Un potage = une soupe

Il dormait toujours avec sa chemise et son tricot de corps[16]. Pour se raser, trois fois par semaine, dans l'évier de la cuisine surmonté d'une glace, il déboutonnait son col, je voyais sa peau très blanche à partir du cou. Les salles de bain, signe de richesse, commençaient à se répandre après la guerre, ma mère a fait installer un cabinet de toilette[17] à l'étage, il ne s'en est jamais servi, continuant de se débarbouiller[18] dans la cuisine.

Dans la cour, l'hiver, il crachait et il éternuait avec plaisir.

Ce portrait, j'aurais pu le faire autrefois, en rédaction, à l'école, si la description de ce que je connaissais n'avait pas été interdite. Un jour, une fille, en classe de CM2, a fait s'envoler son cahier par un splendide *atchoum*. La maîtresse au tableau s'est retournée : « Distingué, vraiment ! [19]

[16] Un tricot de corps = une sorte de tee-shirt serré sans manches porté par les hommes sous leur chemise

[17] Un cabinet de toilette = pièce de petite taille où on se lave, plus sommaire qu'une salle de bain, dans laquelle peut se trouver une cabine de douche, mais pas de baignoire.

[18] Se débarbouiller = se laver le visage, les bras, les aisselles

[19] Remarque ironique de la maîtresse d'école qui souligne l'impolitesse que constitue un éternuement trop bruyant.

Annie Ernaux, *La honte,* 1997

« Le langage n'est pas la vérité. Il est notre manière d'exister dans l'univers. » Paul Auster, *L'invention de la solitude.*

Extrait 1

Tout le monde surveillait tout le monde. Il fallait absolument connaître la vie des autres - pour la raconter - et murer la sienne - pour qu'elle ne le soit pas. Difficile stratégie entre « tirer les vers du nez » de quelqu'un mais en retour ne pas se les laisser tirer, juste « dire ce qu'on veut bien laisser perdre ». La distraction favorite des gens était de se voir les uns les autres. On faisait la sortie des cinémas, les arrivées de train, le soir, à la gare. Que des gens se rassemblent paraissait une justification suffisante pour se joindre à eux. La retraite aux flambeaux, le passage de la course cycliste donnaient l'occasion de jouir autant de la vue des personnes qui s'y trouvaient que du spectacle, de rentrer en disant qui était là aussi et avec qui. On observait les comportements, on démontait les conduites jusqu'aux plus petits ressorts cachés, on rassemblait des singes dont l'accumulation et l'interprétation construisaient l'histoire des autres. Roman collectif, chacun apportant sa contribution, par un fragment de récit, un détail, au sens général, qui, selon les personnes réunies dans le magasin où à la table, pouvait se résumer à « c'est une bonne personne » ou « elle ne vaut pas cher ». *La honte.* Page 65

Extrait 2

La politesse était la valeur dominante, le principe premier du jugement social. Elle consistait, par exemple, à :

rendre, un repas, un cadeau - observer strictement les préséances d'âge dans les vœux du Nouvel An - ne pas *déranger* les gens, en allant chez eux sans prévenir, en les questionnant directement, ne pas leur *faire affront*, en n'acceptant pas une invitation, le biscuit tendu, etc. La politesse permettait d'*être bien* avec les gens et de ne pas donner prise au commentaire : ne pas regarder à l'intérieur des maisons quand on passe dans la cour commune signifiait non qu'on ne voulait pas voir mais ne pas être vu en train de chercher à voir. Les salutations à la rue, le bonjour donné ou refusé, la façon avec laquelle ce rite était ou non accompli - distance ou jovialité, en s'arrêtant pour serrer la main, dire un petit mot ou en passant son chemin - était l'objet d'une attention pointilleuse, de supputations *il ne m'aura pas vu, il devait être*

pressé. On ne pouvait pardonner à ceux qui niaient l'existence des autres en ne *regardant personne*.

Barrière de protection, la politesse était inutile entre mari et femme, parents et enfants, ressentie même comme de l'hypocrisie ou de la méchanceté. La rudesse, la hargne et la criaillerie constituaient les formes normales de la communication familiale.

Être comme tout le monde était la visée générale, l'idéal à atteindre. L'originalité passait pour de l'excentricité, voir le signe qu'*on a un grain*. Tous les chiens du quartier s'appelaient Miquet ou Bobby. Page 69

Extrait 3

Pour atteindre ma réalité d'alors, je n'ai pas d'autres moyens sur que de rechercher les lois et les rites, les croyances et les valeurs qui définissaient les milieux, l'école, la famille, la province, où j'étais prise et qui dirigeaient, sans que j'en perçoive les contradictions, ma vie. Mettre au jour les langages qui me constituaient, les mots de la religion, ceux de mes parents liés aux gestes et aux choses, des romans que je lisais dans *Le Petit Echo de la mode* ou dans *Les Veillées des chaumières*. Me servir de ces mots, dont certains exercent encore sur moi leur pesanteur pour décomposer et remonter, autour de la scène du dimanche de juin, le texte du monde où j'ai eu 12 ans et cru devenu folle. Page 39

Extrait la Place page 62 à 64

Le patois

Le patois[1] avait été l'unique langue de mes grands-parents.

Il se trouve des gens pour apprécier le pittoresque du patois et du français populaire[2]. Ainsi Proust[3] relevait avec ravissement les incorrections et les mots anciens de Françoise. Seul l'esthétique lui importe parce que Françoise est sa bonne[4] et non sa mère. Que lui-même n'a jamais senti ces tournures[5] lui venir aux lèvres spontanément.

Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. Il était fier d'avoir pu s'en débarrasser en partie, même si son français n'était pas bon, c'était du français. Aux kermesses[6] d'Y..., des forts en bagout[7], costumés à la normande, faisaient des sketches en patois, le public riait. Le journal local avait une chronique normande pour amuser les lecteurs. Quand le médecin ou n'importe qui de *haut placé* glissait une expression cauchoise[8] dans la conversation comme « elle pète par la sente » au lieu de « elle va bien », mon père répétait la phrase du docteur à ma mère avec satisfaction, heureux de croire que ces gens-là, pourtant si chics, avaient encore quelque chose de commun avec nous, une petite infériorité. Il était persuadé que cela leur avait échappé. Car il lui a toujours paru impossible que l'on puisse parler « bien » naturellement. Toubib[9] ou curé, il fallait se forcer, s'écouter, quitte chez soi à se laisser aller.

Bavard au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien ils se taisait, où il s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant « n'est-ce pas » ou simplement « pas » avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers, d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet[10].

Mais il détestait aussi les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne « voulaient rien dire ». Tout le monde à un moment disait : « Sûrement pas » à tout bout de champ, il ne comprenait pas qu'on dise deux mots se contredisant. À l'inverse de ma mère, soucieuse de faire évoluée[11], qui osait expérimenter, avec un rien d'incertitude, ce qu'elle venait d'entendre ou de lire, il se refusait à employer un vocabulaire qui n'était pas le sien.

---

[1] Parler local employé par une population généralement peu nombreuse, souvent rurale. Il est synonyme de dialecte, mais avec une connotation péjorative. Vu de la ville, le patois serait donc une langue qui aurait oublié d'évoluer et de se moderniser. Par dénigrement, le patois est donc souvent associé à une langue pauvre et grossière. On trouve bon nombre de patois en France : le patois provençal, le patois normand, le patois savoyard, le patois gascon, etc.

[2] Le pittoresque du patois et du français populaire = quelque chose qui amuse dans le patois, considéré comme une curiosité par les gens cultivés

[3] Marcel Proust = grand écrivain classique français, originaire d'une famille bourgeoise et cultivée du côté de sa mère

[4] Une bonne = une domestique employée à plein temps par la famille de Marcel Proust, comme c'était l'usage encore à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle en France

[5] Ces tournures = ces expressions, ces syntaxes propres au patois

[6] Les kermesses = des foires villageoises où on pouvait manger, boire, se divertir, acheter des choses

[7] Des forts en bagout = on dit aussi des « forts en gueule » = des personnes au verbe haut, qui parlent aisément et avec abondance

[8] Une expression cauchoise = une expression du pays de Caux, c'est-à-dire de la région où habitaient Annie Ernaux et ses parents, au cœur du département de la Seine-Maritime qui appartient à la région normande (la Normandie). La grande ville la plus proche est Rouen.

[9] Toubib = mot familier emprunté à l'arabe = le médecin

[10] Lâcher un pet = péter, avoir des flatulences

[11] La mère voulait montrer qu'elle se tenait au courant des modes, qu'elle évoluait avec la société de son temps

Enfant, quand je m'efforçais de m'exprimer dans un langage châtié[12], j'avais l'impression de me jeter dans le vide.

Une de mes frayeurs imaginaires, avoir un père instituteur qui m'aurait obligée à bien parler sans arrêt, en détachant les mots. On parlait avec toute la bouche.

Puisque la maîtresse me reprenait[13], plus tard j'ai voulu reprendre mon père, lui annoncer que « se parterrer » ou « quart moins d'onze heures » *n'existaient pas*. Il est entré dans une violente colère. Une autre fois : « Comment voulez-vous que je ne me fasse pas reprendre, si vous parlez mal tout le temps ! » Je pleurais. Il était malheureux. Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes[14] douloureuses, bien plus que l'argent.

[12] Un langage châtié = un français soutenu, très correct, semblable à celui employé à l'écrit
[13] Reprendre quelqu'un = ici le corriger, corriger les erreurs qu'Annie commettait en français
[14] Des rancœurs = de l'amertume, du ressentiment contre quelqu'un ; des chicanes = des petites disputes (familier)

LEXICATHON – Annie Ernaux, *La place*, 1985

Page 25. E**lle lui donnait son dimanche** pour qu'il aille jouer aux dominos, boire son petit verre

Page 25 **Sa femme ne riait pas tous les jours**.

Page 26. **Elle était propre sur elle** et dans son ménage, qualité la plus importante au village.

Page 27 vers la quarantaine, après cinq enfants, **les idées noires lui sont venues**, elle cessait de parler durant des jours

Page 32. Le vieux s'est levé, réclamant **qu'ils ne soient plus traités comme des chiens**.

Page 34. **La guerre a secoué le temps**. Au village on jouait au yo-yo et on buvait du vin dans les cafés au lieu de cidre

Page 36. Il était grand, brun, des yeux bleus, se tenait très droit, **il se « croyait » un peu**. « Mon mari n'a jamais fait ouvrier. »

Page 36. **Les sœurs de mon père**, employées de maison dans les familles bourgeoises **ont regardé ma mère de haut.**

Page 36. Au village, **on lui a trouvé mauvais genre**. Elle voulait copier la mode des journaux, s'était fait couper les cheveux parmi les premières, porter des robes courtes et se fermer les yeux, les ongles des mains.

Page 39. Il se renseignaient pour savoir s'il n'y avait pas de concurrents à proximité, **ils avaient peur d'être roulés, de tout perdre pour finalement *retomber ouvriers*.**

Page 40**. Peur continuelle de manger le fonds**

Page 43. Il l'admirait, mais il se moquait d'elle quand elle disait **« j'ai fait un vent ».**

Page 45 il ne buvait pas. Il cherchait *à tenir sa place*. Paraître plus commerçant qu'ouvrier.

Page 52. Personne ***pour leur faire du tort.***

Page 58. Sous le bonheur, **la crispation de l'aisance gagnée à l'arraché. Je n'ai pas quatre bras. La grippe, moi je la fais en marchant.**

Page 59. **Il ne faut pas péter plus haut qu'on l'à**

Page 59**. La peur *d'être déplacé*, d'avoir honte**

67. Ma mère. **: « C'est un homme de la campagne, que voulez-vous. »**

Page 71. Elle criait plus haut que lui parce que **tout lui *tapait sur le système***, la livraison en retard, le casque trop chaud du coiffeur, les règles et les clients.

Page 79. Même les idées de mon milieu me paraissent ridicules, des préjugés, par exemple, « la police, il en faut » ou bien « on n'est pas un homme tant qu'on n'a pas fait son service ». **L'univers pour moi s'est retourné.**

Page 80. Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et ne pas prendre un ouvrier. **Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect**.

Page 87. Mais désir de reprendre le dessus, de s'habituer encore. **Il s'est mis à chercher ses aises**

Page 88**.** Le dimanche, il faisait un tour en voiture ***pour ne pas s'encroûter*,** le long de la Seine, là où il avait travaillé autre fois sur les jetées de Dieppe ou de Fécamp.

Page 91 ; « ton père, regarde-le, **c'est un coq en pâte** ! »

Page 92. Car à la manière de ce qui veulent prévenir tout regard condescendant sur leur famille, j'annonçais : **« tu sais chez moi *c'est simple***. »

Page 93. **Il se mettait en quatre**

Page 96. **J'ai glissé dans cette moitié du monde pour laquelle l'autre n'est qu'un décor.**

Page 99. **F**ierté de ne rien laisser paraître, ou ***dans la poche avec le mouchoir par-dessus.***

Page 102**.** Une scène brouillonne, avec des exclamations, des questions à l'enfant sans attendre la réponse, des reproches entre eux, de fatiguer ce pauvre petit bonhomme, le plaisir enfin. Ils ont cherché ***de quel côté il était*.**

Annie Ernaux *La place*

1. Aux vacances d'été, j'invitais à Y… une ou deux copines de fac, des filles *sans préjugés* qui affirmaient « c'est le cœur qui compte ». Car, à la manière de ce qui veulent prévenir tout regard condescendant sur leur famille, j'annonçais : « Tu sais chez moi c'est simple ». Mon père était heureux d'accueillir ces jeunes filles si bien élevées, leur parlait beaucoup, par souci de politesse évitant de laisser tomber la conversation, s'intéressant vivement à tout ce qui concernait mes amies. La composition des repas était source d'inquiétude, « est-ce que *mademoiselle* Geneviève aime les tomates ? ». Il se mettait en quatre. Quand la famille d'une de ces amies me recevait, j'étais admise à partager de façon naturelle un mode de vie que ma venue ne changeait pas. À entrer dans leur monde qui ne redoutait aucun regard étranger, et qui m'était ouvert parce que j'avais oublié les manières les idées, les goûts du mien. En donnant un caractère de fête à ceux qui, dans ces milieux, n'était qu'une visite banale, mon père voulait honorer mes amis et passer pour quelqu'un qui a du savoir-vivre. Il révélait surtout une infériorité qu'elles reconnaissaient malgré elle, en disant par exemple, « bonjour monsieur, comment ça va-*ti* ? ».
Un jour avec un regard fier : « Je ne t'ai jamais fait honte. »
La place p 93

2. La peur d'être déplacé, d'avoir honte. Un jour, il est monté par erreur en première avec un billet de seconde. Le contrôleur lui a fait payer le supplément. Autre souvenir de honte : chez le notaire, il a dû écrire le premier « lu et approuvé », il ne savait pas comment l'orthographier, il a choisi « à prouver ». Gêne, obsession de cette faute, sur la route du retour. L'ombre de l'indignité.
La place p 59

3. Enfant quand je m'efforçais de m'exprimer dans un langage châtié, j'avais l'impression de me jeter dans le vide.
Une de mes frayeurs imaginaires, avoir un père instituteur qui m'aurait obligée à bien parler sans arrêt, en détachant les mots. On parlait avec toute la bouche.
Puisque la maitresse me « reprenait », plus tard j'ai voulu reprendre mon père, lui annoncer que « se parterrer » ou « quart moins d'onze heures » *n'existaient pas*. Il est entré dans une violente colère. Une autre fois : « comment voulez-vous que je ne me fasse pas reprendre si vous parlez mal tout le temps ! » Je pleurais. Il était malheureux. Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses bien plus que l'argent.
La place, p. 64

4. Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de « l'ironie ». C'est le temps où tout ce qui me touche de près m'est étranger. J'émigre doucement vers le monde petit bourgeois, admise dans ces surboums dont la seule condition d'accès, mais si difficile, consiste à ne pas être *cucul*. Tout ce que j'aimais me semble *péquenot*, Luis Mariano, les romans de Marie-Anne Desmarets, Daniel Gray, le rouge à lèvres et la poupée gagnée à la foire qui étale sa robe de paillettes sur mon lit. Même les idées de mon milieu me paraissent ridicules, des *préjugés*, par exemple, « la police, il en faut » ou « on n'est pas un homme tant qu'on n'a pas fait son service ». **L'univers pour moi s'est retourné.**
Je lisais la « vraie » littérature, et je recopiais des phrases, des vers, qui, je croyais, exprimaient mon âme, l'indicible de ma vie, comme « le bonheur était un dieu qui marche les mains vides»… (Henri de Régnier).

Mon père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*. Il n'osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études. Sauf le latin, parce qu'il avait servi la messe, elles lui étaient incompréhensibles et il refusait de faire mine de s'y intéresser, à la différence de ma mère. Il se fâchait quand je me plaignais du travail ou critiquais les cours. Le mot « prof » lui déplaisait, ou « dirlo », ou même « bouquin ». Et toujours la peur OU PEUT-ÊTRE LE DÉSIR que je n'y arrive pas.
Il s'énervait de me voir à longueur de journée dans les livres, mettant sur leur compte mon visage fermé et ma mauvaise humeur. La lumière sous la porte de ma chambre le soir lui faisait dire que je m'usais la santé. Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne situation et *ne pas prendre un ouvrier*. Mais que j'aime me casser la tête lui paraissait suspect. Une absence de vie à la fleur de l'âge. Il avait parfois l'air de penser que j'étais malheureuse.
La place, p. 79

5. Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avait pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe. L'été, par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entendais le bruit de sa bêche aplatissant régulièrement la terre retournée. J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire.
La place, p. 83

UFR LLCE
Département
d'études du Français
Langue Étrangère
UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

Consignes et conseils pour l'écriture longue (évaluation dite de « deuxième chance »)

La consigne d'écriture : vous allez rédiger **le journal intime du père** sur un support que je vous distribuerai (petit carnet). Ce journal sera un recueil des pensées, sentiments, souvenirs, narrations de scènes vécues… du père en relation directe avec des évènements racontés dans La Place.

Ces écrits peuvent être plus ou moins longs mais un développement est nécessaire (le journal couvrira probablement plusieurs années). Vous pouvez choisir de le faire remonter à la jeunesse du père ou le commencer à l'âge adulte.

Vous devrez vous appuyer sur ce qui est raconté dans le texte original mais vous avez bien sûr le droit d'inventer des détails, des scènes, de manière à étoffer votre écrit. En revanche, vous devez rester en cohérence avec le texte, tant du point de vue factuel (chronologie des évènements par exemple) que du point de vue psychologique).

Votre journal intime fictif du père doit montrer votre compréhension profonde et fine du personnage à laquelle vous allez donner une voix en vous appuyant sur tout ce qu'Annie Ernaux dévoile d'habitudes, de déterminisme social, de caractère, de relations avec l'entourage plus ou moins proche…

Mon conseil : rédigez ce journal au fur et à mesure de nos lectures/recherches en classe ! N'attendez pas la dernière semaine !

Réfléchir au genre du journal intime à travers deux exemples

*Extrait du **journal d'Anne Frank**, 1942-1944 (paru en 1947 dans sa version néerlandaise)*

***Le Journal d'Anne Frank** est un livre composé à partir du journal intime tenu par Anne Frank, une jeune fille juive allemande exilée aux Pays-Bas, lorsqu'elle se cache à Amsterdam pendant deux ans avec sa famille et quatre amis, au cours de l'occupation des Pays-Bas par l'Allemagne nazie.*

Anne Frank a reçu son journal (un joli cahier) le 12 juin 1942 et commence à l'écrire le jour même ; elle a alors treize ans ; le journal s'arrête au mardi 1er août 1944 (elle a alors quinez ans), quelques jours avant l'arrestation des huit personnes, survenue le 4 août 1944. Sept mois après son arrestation, Anne Frank meurt du typhus dans le camp de concentration de Bergen-Belsen, en mars 1945. Son père, Otto Frank sera le seul survivant de la famille. Le journal d'Anne est récupéré dans l'Annexe par Miep Gies, une amie hollandaise de la famille Frank, dans les heures suivant l'arrestation des huit clandestins et de deux de leurs bienfaiteurs.

Dans l'extrait ci-dessous, Anne décrit l'installation de sa famille dans l'Annexe, la cachette aménagée dans une partie vides des locaux de l'entreprise d'Otto Franck, le père d'Anne. La narration, vivante et détaillée, laisse parfois la place à l'expression de l'angoisse, mais jamais pour très longtemps, car il faut vivre, surtout survivre et donc combattre chaque jour l'abattement que la clandestinité peut engendrer.

Chère Kitty,
Papa, Maman et Margot ont encore du mal à s'habituer au carillon de la Westertoren [1], qui sonne tous les quarts d'heure. Moi pas, je l'ai tout de suite aimé, et surtout la nuit, c'est un bruit rassurant. Il t'intéressera peut-être de savoir quelle impression cela me fait de me cacher, eh bien, tout ce que je peux te dire, c'est que je n'en sais encore trop rien. Je crois que je ne me sentirai jamais chez moi dans cette maison, ce qui ne signifie absolument pas que je m'y sens mal, mais plutôt comme dans une pension de famille assez singulière où je serais en vacances. Une conception bizarre de la clandestinité, sans doute, mais c'est la mienne. L'Annexe est une cachette idéale, et bien qu'humide et biscornue, il n'y en a probablement pas de mieux aménagée ni de plus confortable dans tout Amsterdam, voire dans toute la Hollande. Avec ses murs vides, notre petite chambre faisait très nue. Grâce à Papa, qui avait emporté à l'avance toute ma collection de cartes postales et de photos de stars de cinéma, j'ai pu enduire tout le mur avec un pinceau et de la colle et faire de la chambre une gigantesque image. C'est beaucoup plus gai comme ça et quand les Van Daan nous rejoindront, nous pourrons fabriquer des étagères et d'autres petites bricoles avec le bois entreposé au grenier. Margot et Maman se sentent un peu retapées, hier Maman a voulu se remettre aux fourneaux pour faire de la soupe aux pois, mais pendant qu'elle bavardait en bas, elle a oublié la soupe qui a brûlé si fort

[1] Littéralement : « Tour de l'Ouest », c'est le clocher de l'église Westerkerk, toute proche du 263 Prinsengracht, où se trouvait l'Annexe.

que les pois, carbonisés, collaient au fond de la casserole.
Hier soir, nous sommes descendus tous les quatre dans le bureau privé et avons mis la radio de Londres, j'étais tellement terrorisée à l'idée qu'on puisse nous entendre que j'ai littéralement supplié Papa de remonter avec moi ; Maman a compris mon inquiétude et m'a accompagnée. Pour d'autres choses aussi, nous avons très peur d'être vus ou entendus par les voisins. Dès le premier jour, nous avons cousu les rideaux, en fait on peut difficilement parler de rideaux car ce ne sont que de vilains bouts de tissu ternes, de forme, de qualité et de motif totalement disparates, que nous avons cousus ensemble, Papa et moi, tout de travers comme de vrais amateurs; ces œuvres d'art sont fixées devant les fenêtres par des punaises et n'en seront plus décrochées jusqu'à la fin de notre clandestinité.
L'immeuble de droite est occupé par une filiale de la maison Keg de Zaandam, celui de gauche par un atelier de menuiserie, donc les employés ne sont plus là après les heures de travail, mais les bruits pourraient quand même traverser. Aussi avons-nous interdit à Margot de tousser la nuit, bien qu'elle ait attrapé un mauvais rhume et nous lui faisons avaler de la codéine en grandes quantités. Je me réjouis beaucoup de l'arrivée des Van Daan, prévue pour mardi ; on aura un peu plus de chaleur humaine et aussi moins de silence.
C'est le silence qui me rend si nerveuse le soir et la nuit, et je donnerais cher pour qu'un de nos protecteurs reste dormir ici. Nous ne sommes pas trop mal ici, car nous pouvons faire la cuisine et écouter la radio en bas, dans le bureau de Papa.

M. Kleiman et Miep et aussi Bep Voskuy nous ont tellement aidés, ils nous ont déjà apporté de la rhubarbe, des fraises et des cerises, et je ne crois pas que nous allons nous ennuyer de si tôt. Nous avons aussi de quoi lire et nous allons acheter encore un tas de jeux de société. Évidemment, nous n'avons pas le droit de regarder par la fenêtre ou de sortir. Dans la journée, nous sommes constamment obligés de marcher sur la pointe des pieds et de parler tout bas parce qu'il ne faut pas qu'on nous entende de l'entrepôt. Hier nous avons eu beaucoup de travail, nous avons dû dénoyauter deux paniers de cerises pour la firme, M. Kugler voulait en faire des conserves. Nous allons transformer les cageots des cerises en étagères à livres.
On m'appelle.
Bien à toi,
Anne

28 SEPTEMBRE 1942 (ajout)

L'idée de ne jamais pouvoir sortir m'oppresse aussi plus que je ne suis capable de le dire et j'ai très peur qu'on nous découvre et qu'on nous fusille, évidemment une perspective assez peu réjouissante.

2- *Extrait du* ***Journal de jeunesse de Catherine Pozzi*** *1893-1906 (paru en 1995)*

Catherine Pozzi a commencé à rédiger son journal intime dès l'âge de dix ans ; ce journal de jeunesse, assez régulièrement tenu jusqu'à vingt-quatre ans, constitue son premier écrit. Catherine Pozzi, née en 1883 appartient à une famille fortunée de la grande bourgeoisie. C'est donc un document sur la vie d'une grande maison parisienne, qui compte sept domestiques, à la fin du 19ème siècle. Mais au-delà de la vie mondaine et facile que la jeune fille menait en apparence, sa lucidité étonnamment précoce lui permet d'analyser la crise d'adolescence, dont elle enregistre les oscillations (dépressions, enthousiasmes, fatigantes sautes d'humeur, autoportraits contrastés) et d'exprimer sa profonde révolte quant à l'éducation des jeunes filles de son temps. Dans l'extrait ci-dessous, elle fait un autoportrait qui n'a rien de complaisant.

Seize ans

Samedi 16 juillet 1898

Mes seize ans sont définitivement révolus depuis mercredi. Je devrais être une jeune fille. Le suis-je vraiment ? Je regarde dans ma glace, et voici ce que je vois : une très grande fille aux jambes longues, à la taille mince, aux bras démesurés ; tout est long dans son corps, sa figure, ovale et mince, son nez en soc de charrue, son cou, qui, s'il n'a la blancheur de celui du cygne, on a bien la forme, sa taille, ses pieds, jusqu'à ses mains qui n'en finissent plus !

Cette grande fille, elle est née sans doute sous l'influence du dernier croissant de la lune c'est sans doute pourquoi elle en a la forme. Deux choses décidément jolies chez elle : ses cheveux et ses yeux.

Une bouche grande, grande, aux lèvres épaisses, un teint noir, noir, noir, une peau trop fine qui se couvre de boutons pendant les fortes chaleurs. Cet ensemble, je ne le trouve décidément pas du tout satisfaisant. Je ne suis pas gracieuse, excepté quand j'ai très envie de l'être.

Le principal charme de Catherine, c'est une extrême mobilité d'expression, une vivacité très grande ; l'esprit prompt est très gai, la répartie facile, une conversation drôle, souvent originale.

Une personne qui aurait causé avec elle longtemps, qui aurait vécu avec elle quelques jours, une personne à qui elle aurait désiré être agréable résumerait probablement ainsi son opinion : « Catherine ? Nous nous sommes promenées, nous avons fait des parties et causé un peu ensemble : eh bien, c'est une drôle de fille, très amusante. Elle a beaucoup d'aplomb, beaucoup d'entrain et beaucoup d'esprit. Elle est laide, mais gentille et très agréable, on ne s'ennuie jamais avec elle ; elle est peut-être un peu trop originale. »
Je n'aurais probablement montré à cette personne que le côté de moi que je montre à tout le monde ; voici pourquoi son opinion de moi peut sembler fausse.
Je tiens à paraitre gaie et folle et pleine d'entrain, on dit de moi : « Qu'elle est amusante !»
Si je montrais ce que je suis, personne ne comprendrait, je serais « ennuyeuse ».

Il faut amuser ses amis. Et je les amuse, que diable !
Première manière : dire des bêtises.
J'ai remarqué que les gens disant des bêtises étaient plus écoutés que les sages. Et j'en dis ! Plus c'est inconvenant, plus on rira.
En avant la médisance, la moquerie, le rire !
Deuxième manière : le sport. Aux gens sportifs, je plais énormément. Cheval, bicyclette, tennis, crocket, automobilisme, canotage, je suis au courant de tout cela, je l'adore, je ne vis que pour cela, etc. - Aux gens sérieux, je déploie l'étendard sacré : sciences occultes et psychiques, morale sociale, philosophie à l'eau de rose, littérature, etc, etc… Aux petites dames je parle chiffons une heure sans désemparer. Aux vieux messieurs, galanterie. Aux jeunes messieurs, théâtres et plaisanteries, flirt quelquefois, ça dépend.
Aux vieilles dames : morale et musique, Lacordaire et Chateaubriand, et Bossuet et Haydn et Mozart et Méhul et Meyerbeer, ouf, ouf, ouf.

Aux jeunes filles, bals et matinées et danses et toilettes et opéras de Wagner.
Aux enfants, Barbe-bleue et de belles histoires.
Aux chiens, des tapes, ils aiment ça.
Habile jeune fille !

Quel diplomate n'envierait ces dispositions ? Avec tout ça, s'il est une personne au monde que je ne connaisse ni ne comprenne, c'est moi-même.

Cher Journal, avril 1912

Salut! Je suis Alphonse. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ à partir d'aujourd'hui, je vais utiliser ce journal pour écrire mes pensées, mes sentiments, des choses qui m'arrivent, tout ça... ce sera comme un témoignage de ma vie. Ce journal est à moi, et à moi seul. Alors intrus... dégagez!

J'ai sept ans et j'habite dans le pays du Caux avec mon père, ma mère, mon frère aîné et mes deux sœurs. Nous habitons ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ près d'une ferme, et quelquefois je manque la classe à l'école pour y travailler, sous les ordres de mon père. Il y a toujours des pommes à ramasser, de la paille à botteler... et quand-même, lorsque notre père nous dit de faire quelque chose, il ne sert à rien de lui refuser. Il peut être strict, voire un peu effrayant,

V1

Nous avons reçu une autre lettre d'Annie dans laquelle elle dit qu'elle va devenir enseignante. Comme d'habitude, c'est sa mère qui lui a répondu que nous sommes tous très heureux pour elle, je ne fais que signer. J'allais écrire davantage, mais je pense qu'Annie, en tant qu'enseignante, trouvera plus de défauts dans ma réponse, sans parler du fait que nous sommes déjà tellement éloignés que nous n'avons pas grand-chose à nous dire. (P12) B

J'aurais dû savoir qu'elle serait enseignante avec sa passion de l'étude. Quand elle était petite, je prenais tous les jours mon vélo pour la conduire de la maison à l'école et la récupérer après l'école, cette fois-ci, elle entre dans ce monde pour de bon. Quel? formidable. (P112)

Moi, je ne suis pas allé dans ce monde pendant quelques années, mais je connaissais le français, contrairement à mes parents qui ne parlaient que le patois. Cependant, aujourd'hui les jeunes ne parlent pas le français de la même façon. On entend toutes sortes de bêtises dans le café. Comme dans la jeunesse, la mère d'Annie, au contraire, s'était intéressée à ses nouveautés, et apprenait à en parler. Pour moi, il ne suffit de veiller à parler le français standard, sans parler de toutes ces nouvelles phrases contradictoires.

P29

Rien n'est gratuit dans la vie, on doit gagner les choses que l'on veut avoir. Je répète ces mots dans ma tête depuis que mon père nous a retirés de l'école. Je suppose que c'est pour ça que les adultes n'arrêtent jamais de travailler, ils ont peur de ne rien avoir. L'école me manque un peu. Je n'ai pas beaucoup de temps pour lire des histoires ou jouer avec mes copains. Peu importe, il y a plusieurs tâches à faire dans la ferme et personne ne va me payer pour aller à l'école. À la fin, je serai misérable comme mes parents, c'est ce que le maître a dit. Je crois qu'il n'y a rien de mal à ça, tant qu'il y a assez à manger. Peut-être le maître s'est trompé ou j'ai mal compris ce qu'il voulait dire.

TB

P35

Aujourd'hui, à la cordeue, j'ai remarqué que Madeleine me regardait. Je ne la connais pas très bien, mais j'ai entendu que son père est mort et elle doit aider sa famille. J'imagine qu'elle, comme moi, est devenue une jeune ouvrière plus par des circonstances incontrôlables que par une décision préméditée.

Je l'ai fixée (par) un instant. Elle a l'air de tout faire à

Vendredi. [La jeunesse] 1910

Aujourd'hui j'étais en train de lire un livre po l'école, on a un petit partiel le lundi, et mon père m'a frappé — pour un rien ! Je pense qu'il est jaloux que je sache lire et il ne savait ni lire ni écrire. J'ai essayé d'en parler à ma mère, mais elle m'a dit qu'il était saoul et q j'étais probalement ennuyeux d'une certaine manière. Je dois garder ce journal caché, si mon père le découvre, il sera très en colère.

Lundi

De toute façon, il était inutile d'essayer de lire le livre, parce que papa m'a fait manquer l'éco aujourd'hui pour l'aider à la ferme. Nous avo passé toute la journée à récolter des pommes de terre, des carottes et bien d'autres choses encore. Nous devons ensuite laver et préparer tous les légumes pour les vendre au marché. J'ai travaillé toute la journée, du matin au soi et je n'ai pas reçu le moindre remerciemen de la part de mon père. Je m'inquiète de ce que mon prof va dire demain. Il nous reproche toujours d'être absents.

Mardi

La réponse du professeur a été plus méchante que je ne l'avais imaginé, devant toute la classe il a dit à mon frère et moi que nos «parents veulent donc que nous soyons misérables comme eux». Toute la classe a éclat à rire. Je sentais les larmes me monter aux ye mais je ne voulais pas qu'on me voit pleure Donc j'ai décidé de prouver tout le monde a tort.

Est-il possible de résumer en quelques pages tous les événements d'une vie? Une vie, ma vie. Une vie d'honnêtété, de sacrifice et de travail. Une vie peut-être trop ordinaire et posée, vécue avec la crainte constante de "tenir sa place".
Après avoir passé une vie dans le silence et loin des lumières, j'ai décidé, à l'âge de 67 ans, de la revivre. Peut-être parce que je sais qu'il ne me reste plus beaucoup de temps, ou simplement parce que j'espère que ma famille trouvera un jour ce journal et comprendra la raison de mes attitudes, qu'elle comprendra enfin ces sentiments que je n'ai jamais voulu exprimer.
Avec ce journal je veux m'engager à retracer toutes les étapes de ma vie, et je veux le faire surtout pour moi, parce que c'est seulement maintenant que j'ai realisé le pouvoir des mots, de ces mots que je n'ai jamais voulu dire.

— B — entrée en matière bien venue —

Pour finir cette autobiographie je voudrais que vous pourriez me connaître un peu plus, c'est-à-dire je vais parler un peu de mes goûts

Comme vous savez je n'ai pas beaucoup de temps libre, mais j'aime voir les différentes constructions qu'il y a et spécialement les travaux modernes. L'histoire ne m'intéresse pas car je suis concentré sur le présent, par exemple entrer dans un musée est perdre mon temps. J'aime la musique de cirque et écouter aussi la musique classique quand je vais à la campagne, cela me fait plaisir.

Sentiments (trop de colère par exemple), de ne jamais être trop curieux et de ne pas déranger les gens. C'est un signal immédiat de la part d'une classe inférieure qui manque d'une de ces règles.

La vie consiste à trouver et à conserver sa place dans la société. Ayant transcendé la place de mon père, je suis déterminé à ne pas me laisser retomber. C'est peut-être une honte pour mes origines qui me causent une telle anxiété face aux personnes d'une classe supérieure. En tout cas, je n'ai définitivement pas l'impression d'appartenir à la classe intellectuelle, malgré tous mes efforts.

pas son but

que ma fille puisse poursuivre ses rêves. J'étais heureux lorsque ma fille est devenue une écrivaine renommée. Mais je me sens aussi étranger à ma fille. Je ne comprends pas ce que ma fille dit, écrit et fait. Je ne peux pas partager ses pensées, émotions, points de vue. Je ne peux pas participer à la vie, au travail, aux amis de ma fille. J'ai l'impression d'avoir perdu ma fille. J'ai l'impression que ma fille m'a abandonné.

non - il était mort

Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas quoi dire. Je sais seulement travailler dur et aimer ma famille. Je sais seulement vivre avec ce que j'ai. Je sais seulement écrir ces lignes dans ces feuillets intimes. Je ne sais pas si quelqu'un lira ces lignes ou non. Je ne sais pas si quelqu'un comprendra ces lignes ou non. Je ne sais pas si quelqu'un souciera de ces lignes ou non. Je sais seulement ce que je veux dire. C'est que je ressens. C'est ce que je suis.